

Souvenirs d'enfance (Moscou, années 50)

Vera Fluhr

Souvenirs d'enfance (Moscou, années 50)
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01502324>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango - Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Souvenirs d'enfance (Moscou, années 50)

Vera Fluhr (Chaskolsakaïa)

Ma mère aimait broder, et elle le faisait magnifiquement. Où trouvait-elle le temps, ça reste un mystère ? Sa vie était pénible et compliquée, elle travaillait énormément, du matin jusqu'à tard le soir. Et pourtant, enfants, ma sœur et moi portions des robes, des tabliers et des chapeaux qu'elle avait brodés. Nos serviettes et nos mouchoirs étaient brodés, et même nos étuis à peigne¹.

Encore aujourd'hui je revois l'étui de toile sur lequel mon prénom avait été brodé au point de « croix bulgare ». Il renfermait un peigne en plastique aux dents solides. Elles crissaient si délicieusement quand je promenais le peigne de haut en bas contre le bord de la table.

Je m'adonnais justement avec ardeur à ce « crissement » ce sombre matin de mars 1953, quand ma mère m'a soudainement arraché le peigne des mains et m'a ordonné de cesser de faire du bruit. Une telle brutalité ne lui ressemblait guère. Je levai les yeux sur ma mère : elle se tenait immobile, les mains jointes, et ne quittait pas des yeux la radio qui transmettait la voix de Levitan². J'avais alors 6 ans et bien sûr je n'ai pas compris les mots et je ne les ai pas retenus. Mais l'émotion, l'intonation, le timbre unique et le son de sa voix se sont gravés si profondément dans ma mémoire que j'ai reconnu ce discours bien des années plus tard lorsque

1. Née à Moscou en 1947, diplômée de l'université d'État de Moscou (1970) et de l'université d'État de Tachkent, en Ouzbékistan (3^e cycle, 1974). Elle vit en France depuis 1996, est chargée de cours – enseignant responsable (section russe) à l'université Paris-III Sorbonne Nouvelle (Master TTJF, UFR LEA), membre titulaire de la Société française des traducteurs. Contact : vera.fluhr@gmail.com

2. Youri LEVITAN (1914-1983), annonceur légendaire de la radio soviétique rendu célèbre par ses rapports de bataille durant la Seconde Guerre mondiale. Il faisait toujours les annonces les plus importantes.

j'en ai écouté un enregistrement. C'était le fameux communiqué qui annonçait la maladie de Staline, propageant dans tout le pays ces mots inconnus de la plupart : « la respiration de Cheyne-Stokes ».



Figure 1

Famille de l'auteur été 1953, village de Lucino, près de Moscou

© Photo de l'auteur

Quelque vingt ans plus tard, je travaillais alors dans un des instituts de recherche de Moscou, j'y ai fait la connaissance du célèbre scientifique le Professeur N. Un jour, il a raconté avoir entendu ce communiqué dans un camp où il purgeait sa peine comme des millions d'autres quelque part dans la Kolyma. Ces mots mystérieux, Cheyne-Stokes, aucun *zek*³ ne les avait compris hormis l'un d'entre eux qui avait été médecin dans sa vie antérieure. Il a dit aux autres : « eh bien les gars, ça y est. Cheyne-Stokes – c'est imparable. C'est la fin. Maintenant il va vraiment mourir. Il n'en réchappera pas ». Et ils ont célébré comme ils ont pu la mort de Staline avant même son annonce officielle.

3. Dans le langage courant, le mot *zek* désigne les prisonniers du Goulag ; en fait, c'est l'abréviation du mot russe *zaključennyj* signifiant détenu/enfermé.

Et le professeur N. a ajouté que si, dans la préface de ses travaux scientifiques, il exprimait sa reconnaissance à ses collègues, ses assistants et ses mentors, il ne manquait pas d'y manifester aussi sa gratitude aux savants britanniques J. Cheyne et W. Stokes pour leur remarquable découverte qui avait joué un rôle majeur dans sa vie en lui donnant la possibilité de poursuivre son activité scientifique. J'ai conservé jusqu'à ce jour l'un de ses livres avec cette phrase dans la préface. Bien que pendant ces années-là les publications fussent soumises à une sévère censure préalable, les censeurs avaient laissé passer cette phrase sans en déceler le sens caché.

Ainsi donc Levitan a fait connaître la respiration de Cheyne-Stokes à l'ensemble du pays. Le professeur N. l'a entendue dans le baraquement d'un camp, tandis que moi, petite fille au tablier brodé, un étui à peigne brodé dans les mains, je me tenais à côté de ma mère dans notre appartement moscovite.

Ce que j'ai ressenti à ce moment-là ? J'ai été fort dépitée qu'en raison de l'urgence de ce communiqué on ait annulé mon émission pour enfants préférée « Devine-ette ! » Et aussi que maman m'interdise de faire crisser mon peigne.

Mais je fus aussi frappée par l'expression du visage de ma mère – un mélange d'espoir, de peur et d'autre chose que je n'ai pas compris. Maintenant, je crois que c'était sa profonde aversion pour Staline que maman avait l'habitude de dissimuler, mais qu'elle n'avait pu empêcher de laisser déborder à cet instant-là.

L'annonce de la mort de Staline est venue plus tard. Je me souviens du désarroi et de l'affolement général. Personne ne savait ce qu'il fallait faire et ce qu'il allait advenir. Certains pleuraient, dont ma mère, non de chagrin mais de peur et d'extrême tension que même nous, les enfants, avons ressenties.

Depuis le berceau nous savions qui était Staline. Il était impossible de ne pas être au courant. Ses portraits nous observaient depuis les murs des maisons, les affiches et les banderoles, les pages des journaux et des magazines. Et bien entendu aussi dans nos livres d'enfant. Je me souviens du volumineux almanach *Kruglij god* (Toute l'année) destiné aux enfants, dans lequel pratiquement la moitié des histoires évoquait Staline, ses exploits et ses actions. On sait très bien maintenant que tout n'était que mensonges. Mais à cette époque-là on y croyait. Comment ne pas y croire quand la radio vous serinait quasiment tous les jours :

Par toutes les plaines, sur les hautes cimes,
Où l'aigle sans peur plane en liberté,
Sur cher Staline, sage, aimé et sublime
Une belle chanson par le peuple est chantée.

Nous étions convaincus d'avoir beaucoup de chance : nous vivions dans le pays le plus libre, le plus juste, le meilleur au monde, et notre guide suprême, c'était le

grand Staline, tout-puissant et adoré de tous, le meilleur homme au monde. Nous récitions avec grand plaisir des vers qui lui étaient dédiés :

Chaque jour et à chaque heure, Staline veut notre bonheur !
L'une de mes amies de l'époque m'a demandé une fois :
Tu penses que le camarade Staline va aux toilettes ?

Après en avoir débattu toutes les deux nous sommes arrivées à la conclusion qu'évidemment non. Il n'y va pas. Il est impossible qu'un tel être suprême, si magnifique, s'abaisse à de telles vulgarités :

Mais pourtant il boit et il mange, hasardai-je.
Peut-être qu'il n'est pas fait pareil a suggéré mon amie.

Nous avons alors un peu plus de 5 ans. Cet été, nous nous sommes revues à Moscou. L'évocation de cette discussion nous a bien fait rire.

Les enfants ont une imagination très vive. Ils prennent les mots dans leur sens littéral et s'en font une représentation qui les touche au cœur. Moi, par exemple, je pleurais à chaudes larmes chaque fois que j'entendais la chanson sur les « deux faucons-phénix⁴ » dont « l'un s'appelait Lénine, l'autre s'appelait Staline » qui faisait leurs adieux « sur le chêne vert » :

Et le premier faucon-phénix disait à l'autre faucon-phénix :

Adieu pour toujours, malgré ma peine, mon ami,
Oui, malgré ma peine,
Mon ami.

Il nous faut nous quitter, l'heure, hélas, est venue.
À toi les soucis, à toi la peine, pour toi seul,
Oui, à toi la peine,
Pour toi seul.

Ami, n'aie point de peine, répondait l'autre faucon-phénix.
J'en fais le serment, je suis ta route, ton chemin,
Oui, je suis ta route,
Ton chemin.

4. Dans un conte du folklore russe un vaillant faucon se transforme à la fin en un merveilleux prince. Une chanson populaire soviétique reprend ce thème, en représentant Lénine et Staline sous la forme de deux valeureux faucons étincelants, deux faucons-phénix.

J'éprouvais une grande pitié pour le pauvre faucon qui se mourait. Je voyais ces adieux avec tant de netteté !

En plein centre du village de datchas où nous passions chaque été, face au bâtiment de l'administration, se dressait le monument représentant les deux « faucons-phénix », Lénine et Staline, assis sur un banc, le bras de l'un enlaçant tendrement l'épaule de l'autre, discutant en confidence de quelque sujet. Nous nous promenions souvent autour de ce monument, nous l'observions sous toutes ses coutures. J'ai pu voir des sculptures semblables en d'autres lieux. Les positions étaient parfois différentes mais l'idée générale restait la même.



Figure 2

Lénine et Staline

© Photo de l'auteur

On parlait constamment de Staline à la radio, on chantait des chansons à sa gloire, nous les connaissions par cœur. Toutes ces années, dans les appartements moscovites, la radio n'était jamais éteinte, même la nuit. C'était devenu une habitude générale depuis les années de guerre : et si tout à coup une bombe éclatait ou quelque autre événement survenait ?

Le signe caractéristique de cette époque : on s'attendait en permanence à une catastrophe. Les gens vivaient, travaillaient, poursuivaient quelque objectif, essayaient d'asseoir et de construire leur vie de famille, élevaient leurs enfants, mais en même temps ils restaient constamment sur leurs gardes, parce que la tragédie guettait tout un chacun à tout moment.

Les adultes s'efforçaient de ne rien exprimer de répréhensible devant les enfants, surtout vis-à-vis de Staline. En se protégeant eux-mêmes ils nous ont sauvés. Un bambin pouvait tout à fait répéter ce qu'il avait entendu chez lui, et dans ces cas-là, la famille entière en subissait les conséquences. C'est la raison pour laquelle nous avons l'impression que tous les adultes aimaient Staline. On a découvert plus tard que c'était bien loin d'être le cas.

Dès qu'on annonça que le corps de Staline était exposé dans la salle des Colonnes⁵ pour un dernier adieu, tous y allèrent séance tenante. Pour quelle raison ? Je pense que cela participait de cette volonté entêtée d'éviter les ennuis. Et pour cela, il fallait avant tout ressembler à tout le monde. Faire ce que tout le monde faisait. C'était plus sûr. Les gens savaient combien il était dangereux de se démarquer du lot. Ils voyaient bien ce qu'il advenait de ceux qui agissaient différemment.

Maman aussi, comme tout le monde, s'est rendue à la salle des Colonnes. Et comme elle n'avait personne à qui me confier elle m'emmena avec elle.

Avant ce jour-là, il ne m'est arrivé qu'une seule fois de voir Staline de mes propres yeux. C'était le 1^{er} mai 1952. Il se tenait debout sur le mausolée ; maman et moi, en compagnie de ses étudiants, avons défilé sur la place Rouge. À cette époque (et cela a perduré de nombreuses années), la participation à la manifestation du 1^{er} mai revêtait un caractère obligatoire, s'y soustraire pouvait conduire à être renvoyé de son travail ou sanctionné de toute autre manière, des manières, il y en avait à profusion.

Je me souviens que Staline était en tenue kaki et qu'il agitait la main. Et que les gens qui défilaient sur la place s'égosillaient sans discontinuer. Que criaient-ils exactement ? Avant tout des slogans « Gloire au grand Staline ! », etc., mais la plupart du temps simplement le mot « Hourra ! ». Ils criaient sans relâche ; un de mes oncles m'en a donné la raison bien plus tard, dans les années 1960 : chacun craignait d'être le premier à se taire et par là même de se différencier de la masse.

Ce 1^{er} mai 1952, la place Rouge était noire de monde, et je n'aurais jamais pu voir les dirigeants debout sur le mausolée, si un des étudiants ne m'avait juchée sur ses épaules.

Mais, en ce jour de mars, lorsque les gens allèrent faire leurs adieux à feu Staline, la foule était encore bien plus importante, plus dense et plus sombre. Personne ne m'a souri, personne ne m'a proposé de me prendre dans ses bras ou de me hisser

5. Palais du XVIII^e siècle au centre de Moscou, appartenant à l'époque au gouverneur de Moscou, puis à l'Assemblée des nobles. Construit par le fameux architecte M. Kazakov. Pendant l'époque soviétique, dans la salle des Colonnes furent organisés des congrès, des cérémonies et des manifestations solennelles.

sur ses épaules. Personne ne criait, tous marchaient en silence, et plus on avançait, plus la foule se resserrait.

Par chance, elle progressait lentement, nous n'étions pas encore bien loin de la maison. Les rangs en se resserrant commencèrent à pousser. Je me suis mise à suffoquer, à gémir, il fallait absolument que j'aille aux toilettes. J'ai réalisé plus tard que cela nous a sauvées, maman et moi. Il n'y avait ni toilettes ni petit coin discret, les rues étaient envahies. Maman n'a pas eu d'autre choix que de me ramener à la maison. Cela s'est produit à point nommé, l'instant d'après nous n'aurions pas pu nous extraire de la foule.

Quand nous sommes ressorties de la maison pour repartir vers la salle des Colonnes, il nous fut impossible de franchir les cordons de policiers et de militaires déployés partout, qui empêchaient quiconque de passer, pour y aller comme pour en revenir.

Ce jour-là, dans le centre de Moscou des centaines de personnes ont perdu la vie, écrasées par la foule. Bien entendu, la nouvelle n'a pas été communiquée officiellement, tout a été dissimulé, comme d'habitude. Le simple fait de l'évoquer était dangereux, on en parlait dans un murmure en scrutant les alentours. Dans notre immeuble vivait un homme âgé. Son fils et sa fille, de jeunes adultes, ont péri ce jour-là, et je pense qu'il en a perdu la raison. Il errait dans les rues le regard éperdu. Nous, les enfants, nous en avons peur et nous l'évitons.

Le jour des funérailles de Staline fut également un jour sombre et morose. Je me rappelle les sirènes des usines qui mugissaient de toutes parts. J'étais terriblement angoissée. Dans notre parc de jeux pour enfants, l'imposante statue de Staline avait été recouverte d'une draperie de deuil rouge bordée de noir, le monument détonnait bizarrement au milieu des congères.

Quelques années plus tard le monument a été retiré. À la place, on a érigé une statue de Lénine, tout aussi colossale. En quelque sorte, ils ont échangé le deuxième faucon-phénix contre le premier.

À la différence de Staline qui portait une capote militaire lui arrivant aux chevilles, Lénine était représenté en costume trois pièces. Le gilet m'intéressait au plus haut point, je n'avais jamais vu personne autour de moi porter un vêtement pareil. Lénine serrait sa casquette dans la main gauche, et de la droite il indiquait le chemin vers un avenir radieux.

Mais dans les années 1970 Lénine avait lui aussi disparu pour laisser place à une composition sculpturale reprenant le thème du fameux conte « Le Renard et la Cigogne ».

J'ai eu récemment l'occasion de retourner dans ce parc. Il n'y a plus aucun monument. Juste du gazon et un parterre de fleurs.

La réapparition en Russie de monuments à la mémoire de Staline rend amer.

J'ai bien peur de ne plus être de ce monde pour voir la prochaine sculpture du Renard et de la Cigogne.

Quand, en Europe, on me dit « mais c'est quand même vous qui avez élu Staline », je trouve ça comique. Vous les avez vues, ces « élections » ? Moi oui, et je vais en témoigner. Tout d'abord, les bulletins ne comportaient qu'un seul nom. Devinez lequel ? Bien sûr, J. V. Staline. Ensuite, aller voter était strictement obligatoire, les récalcitrants étaient emmenés au bureau de vote *manu militari*. Les agents du bureau rentraient dans les immeubles, déboulaient sur les paliers, tambourinaient aux portes des appartements et obligeaient les gens à se rendre aux bureaux de vote.

Quelques années plus tard, devenus « pionniers », nous étions contraints et forcés de collaborer à cette œuvre grandiose, débusquer les abstentionnistes. Mais ça, c'était plus tard, avant, petits, nous adorions les élections. Ce jour-là, toutes les maisons étaient ornées de drapeaux. Toute la rue résonnait de nos chansons et nos mélodies préférées diffusées par les haut-parleurs accrochés au-dessus de l'entrée du bureau de vote.

À l'intérieur, on donnait des ballons gonflables aux enfants, et il y avait un buffet qui vendait des sandwiches et des gâteaux délicieux. C'était censé attirer du monde et, pendant ces années de disette, c'était effectivement le cas. Dans les années 1960, les gens s'étaient de plus habitués à ce qu'on y vende non seulement de la nourriture, mais également des produits en rupture de stock permanente (du papier toilette, par exemple) introuvables en magasin, aussi introuvables que le Saint Graal. La participation au vote était donc assurée. Par la carotte et le bâton.

Mais ce n'est pas tout. En arrivant au bureau de vote il fallait présenter son passeport et signer le registre pour recevoir son bulletin de vote. Puis se diriger vers l'urne et le glisser dedans. L'urne (opaque bien évidemment) était placée assez loin de la table, il fallait marcher sur un tapis rouge jusqu'à une estrade fortement éclairée. Derrière l'urne s'élevait un buste de Staline en gypse, décoré de fleurs. Un peu plus loin des observateurs surveillaient attentivement le passage entre la table et l'urne. Sur le côté il y avait des isolements fermés par des rideaux de velours, mais chacun savait qu'il valait mieux ne pas y aller, le nom de tous ceux qui le faisaient était inscrit par les observateurs sur une liste spéciale (dite la « liste noire »). Et si par la suite, que le Seigneur nous en garde, on trouvait ne fût-ce qu'un bulletin avec une annotation non conforme, alors toutes les personnes figurant sur la liste étaient bousculées, interrogées, leur écriture était comparée à l'inscription, etc., entraînant toutes sortes de conséquences.

C'est pourquoi les adultes, dès qu'ils avaient reçu leur bulletin de vote, le donnaient souvent aux enfants, bien en vue des observateurs. L'enfant s'élançait alors sur le tapis et allait glisser le bulletin dans l'urne. Tout cela nous ravissait terriblement.

Voici un petit poème que j'ai composé à l'âge de 5 ans :

Demain c'est la fête, ce sont les élections
 Et nous allons voter !
 Tra-la-la, la-la, la-la !
 A-dop-ter !
 Oh, la jolie fête – mettre des fiches dans la caissette !

Je l'avais oublié bien sûr, mais maman l'ayant reporté dans son journal, il a pu être conservé.

Les élections en URSS se sont déroulées suivant ce schéma jusqu'à la fin des années 1980. Pourtant les urnes transparentes n'ont fait leur apparition que très récemment.

Pendant les années de la perestroïka de Gorbatchev, il fut proclamé qu'allaient avoir lieu de vraies élections à candidature multiple, assorties de toutes les procédures démocratiques. J'ai participé à leur organisation et à leur déroulement. Et là, nous nous sommes rendu compte avec horreur que les gens âgés attrapaient leur bulletin de vote, n'y jetaient même pas un regard mais fonçaient directement jusqu'à l'urne pour le glisser dedans, sans y avoir coché la moindre case (comme dans le temps quand il n'y avait qu'un seul nom). Mais là, si aucune candidature n'était cochée, le bulletin de vote était nul. Les gens avaient une peur panique de passer par les isoloirs, ils refusaient même de lire le bulletin de vote, sans même parler de prendre un crayon. Ils voyaient partout des observateurs qui les enregistreraient sur la « liste noire ». Tous nos efforts de persuasion et d'explication n'y ont rien fait. Ils n'étaient pas de taille à vaincre des années de peur au quotidien.

À la mort de Staline s'ensuivirent d'autres événements qui nous ont concernés d'une manière ou d'une autre.

Au tout début du printemps 1953, comme toujours, nous avons été amenées avec notre nounou dans notre petit village de datchas perdu dans la forêt, à bonne distance de la ligne de chemin de fer. Il était perché sur une berge élevée de la Moskova, où celle-ci se faisait étroite et sinueuse. Nous passions là-bas tous les étés, mais cette année-là, il sembla tout à coup dangereux d'y séjourner. À la suite de l'amnistie de Béria (immédiatement après la mort de Staline, Béria a fait libérer une multitude de prisonniers de droit commun, tout en maintenant dans les camps l'ensemble des prisonniers politiques), les forêts étaient parcourues par des personnages douteux, et les attaques et les vols s'étaient fortement multipliés. Nos parents étaient inquiets, ils ne savaient pas quoi faire. Alors les nounous (la nôtre et celles des voisins) ont résolu le problème à leur manière, une manière toute féminine. Dans mon souvenir, un sans-abri ayant bénéficié de l'amnistie s'est discrètement installé quelques jours chez notre nounou Maroussia, jusqu'au samedi,

avant l'arrivée de nos parents. Il était très maigre, mais son bon sourire le rendait sympathique. Comme il avait pêché des écrevisses dans la Moskova, il a cherché à nous apprendre comment faire, mais ces créatures nous faisaient trop peur. De la rivière il nous rapportait des nénuphars jaunes et blancs et des roseaux, nous étions aux anges. Notre nounou nous a demandé de ne parler à personne de son pensionnaire, alors nous avons gardé le secret.

Une autre fois, au mois de juin, nous circulions en bus sur la route de Mojaïsk (aujourd'hui route de Minsk), quand nous avons vu de l'autre côté, (en provenance de l'ouest comme à chaque invasion), se dirigeant droit sur Moscou, une colonne ininterrompue de chars sombres, hermétiquement verrouillés. C'était visiblement les nôtres, des chars soviétiques, pourquoi s'alarmer, pourtant une vague inquiétude nous a saisis. Une voix de femme hystérique provenant du fond du bus se fit entendre « Mais pourquoi sont-ils en route ? ». Elle n'eut que le silence pour toute réponse. Les gens s'échangeaient des regards angoissés, dans un désarroi total. Ce n'est que plus tard que nous avons appris que c'était lié à l'arrestation de Béria.

Après avoir annoncé son arrestation, la radio a égrené sans fin ses activités d'espionnage et ses crimes, à tel point qu'il a commencé à peupler nos cauchemars, on le voyait partout, dans chaque recoin, derrière chaque buisson. Et ce d'autant plus que le bruit courait qu'il s'était échappé de son lieu de détention. Je me souviens de la réponse de ma petite sœur quand on lui a demandé d'aller chercher quelque chose dans la grange : « J'ai trop peur, il fait sombre là-bas, Béria s'y cache. »

Pour tenter de surmonter notre peur nous chantions ce couplet :

Béria, Béria, Béria !
Tu es un vrai paria,
Camarade Malenkov⁶
T'as jeté dans l'eau, plof !

Aujourd'hui très peu de gens se souviennent de Malenkov, mais à ce moment-là, nous le croyions grand et puissant, il allait nous sauver de ce perfide et cruel Béria. Dans nos têtes régnait la plus invraisemblable confusion.

Beaucoup plus tard, maman a raconté que, cet été-là, Tania (ma cousine, mon aînée d'un an et demi) et moi lui avons demandé d'arbitrer notre querelle sur le thème : d'où sortait-il ce Béria ? Tania considérait qu'il « s'était vendu à l'en-

6. George Malenkov (1902-1988), homme politique, un des dirigeants du parti communiste de l'URSS, qui fut président du Conseil des ministres pendant deux ans, juste après la mort de Staline.

nemi », tandis que moi je soutenais : « Non, ce n'est pas ça. En fait, une méchante fasciste l'a pondu pendant la guerre, et puis elle l'a oublié chez nous. » Maman a terminé l'histoire dans un rire, racontant qu'après ça les adultes de notre cercle familial, quand ils parlaient entre eux de Béria, le surnommaient, par raillerie, « le fils oublié d'une méchante fasciste ». J'avais oublié cette anecdote, en revanche, je me rappelle fort bien que cette question a été au cœur de nos préoccupations tout cet été-là et qu'avec les autres enfants du village nous en avons débattu à de nombreuses reprises et de mille façons différentes.

Les années ont passé, nous avons appris que les accusations contre Béria avaient été forgées de toutes pièces, ce n'était ni un espion ni a fortiori un fasciste allemand. C'était malgré tout un criminel, un scélérat et une fripouille. Il n'empêche qu'il a été condamné et fusillé pour quelque chose qu'il n'avait pas commis. Mais en définitive il n'a toujours pas été jugé officiellement pour ses véritables agissements criminels et il y en a eu pléthore.

En 1954, j'ai eu 7 ans et je suis allée à l'école. Cette année-là a vu l'introduction de la mixité, auparavant les garçons et les filles étudiaient dans des écoles séparées. Un des tout premiers jours l'institutrice a demandé : « Qui sait ce que signifie SSSR (URSS) ? » Je le savais parfaitement, alors j'ai levé la main. Sur un signe de l'institutrice, je me suis levée et j'ai répondu : « L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques ». Tout à coup, derrière moi, s'éleva un cri : « Le sigle peut signifier autre chose ! » Cela venait du pupitre des frères jumeaux, Michka et Grichka Chao-Li, des enfants bagarreurs, intrépides et querelleurs, issus d'une famille nombreuse chinoise qui vivait dans l'une des caves de notre rue. En ce temps-là l'ensemble des caves et des greniers était habité.

L'institutrice fut si déboussolée qu'elle s'enquit machinalement : « Et quoi ? » Michka, tout fier, se leva et prononça avec force et conviction « SSSR : Smert' Stalina Spassla Rossiju ! » (La mort de Staline a sauvé la Russie). Mon Dieu, que l'institutrice a eu peur ! Des taches rouges firent leur apparition sur son visage, elle jeta un regard tout autour, manifestement perdue. Elle finit par quitter sa chaise, elle sortit de la classe en silence et revint avec le directeur. Celui-ci ordonna à Michka de se lever, de ramasser ses affaires et de le suivre. « Mais pourquoi il doit vous suivre ? » a crié Grichka, « Il n'a rien fait de mal, il a juste répondu à la question ! » Alors le directeur les emmena tous les deux, et Michka, et Grichka. Nous ne les avons jamais revus et nous n'avons jamais su ce qu'il était advenu d'eux. Nous avons eu peur de poser la question, après avoir vu les conséquences pour Grichka.

Cette scène de ma lointaine enfance m'est revenue en entendant le récit du professeur N. à propos de Cheyne-Stokes. Michka avait bien raison, la mort de Staline en a sauvé plus d'un.

Après le départ du directeur et des jumeaux chinois, l'institutrice s'est assise sur sa chaise et s'est mise à pleurer. Je l'ai compris bien des années plus tard : elle ne voulait pas de mal à Michka, elle éprouvait de la compassion pour lui mais elle ne pouvait pas s'abstenir de rapporter ses propos au directeur. Nous étions quarante dans la classe, des petits pierrots de 7 ans, et nous avons tous entendu. L'institutrice savait parfaitement que nous allions tout raconter à nos parents. Et que, parmi eux, il s'en serait probablement trouvé au moins un qui aurait informé les autorités, et elle aurait été arrêtée pour non-dénonciation. Il y avait alors un article du Code pénal qui punissait la non-dénonciation jusqu'à dix ans de camp. J'ai personnellement connu des gens qui purgeaient de longues peines pour ce motif.

Et si le directeur, tout comme elle, avait eu pitié des petits garçons et les avait simplement transférés dans une autre école ? Ou encore, s'il n'avait donné qu'une punition légère ? Je voulais tant y croire.

En janvier 1955, oncle Sacha, le mari de la sœur de mon père, est passé chez nous à l'improviste. Il était ingénieur dans l'une des plus importantes usines de Moscou, qui portait naturellement à l'époque le nom d'« Usine Staline » (pendant l'ère Khrouchtchev elle fut débaptisée). La conversation devant rester confidentielle, oncle Sacha était venu en personne et n'avait pas téléphoné. Tout le monde savait que les téléphones étaient sur écoute, et qu'il valait mieux éviter de dire quoi que ce soit de « politique ». D'après oncle Sacha, comme son usine avait dépassé les objectifs du plan, elle avait été récompensée par une visite au mausolée. Ces années-là, le mausolée accueillait bien sûr Lénine, mais aussi Staline, y accéder était particulièrement difficile, il fallait faire la queue pratiquement vingt-quatre heures, et tout le monde n'était pas en mesure de le supporter. Mais la visite au mausolée était supposée être le rêve de tout un chacun. Alors voilà, oncle Sacha avait l'occasion inespérée d'y entrer sans file d'attente.

Il nous a appris que les membres de la délégation avaient été soigneusement sélectionnés, seuls iraient des ouvriers modèles de l'usine, obligatoirement membres du parti, qui avaient eu la chance d'avoir pu répondre négativement à toute la série ordinaire de questions « compromettantes » des enquêtes du service de sécurité : « non je n'ai pas de famille à l'étranger, je n'ai jamais été capturé par les Allemands, je n'ai pas été impliqué, je n'ai pas participé, je n'ai pas comploté, etc. ». Les enfants des délégués étaient autorisés à les accompagner. Oncle Sacha était justement venu pour ça. Sa fille Rosalie étant encore au berceau, cela n'avait pas de sens de l'amener au mausolée. Il proposait que je prenne sa place, on ne pouvait laisser passer une opportunité si exceptionnelle. Il a expliqué qu'il figurait déjà sur la liste, ils avaient inscrit à côté de son nom « accompagné d'un enfant », ils avaient seulement vérifié dans son passeport la mention de la présence

d'un enfant de sexe féminin, sans demander son année de naissance. Il n'y aurait pas d'autre contrôle. Maman a émis quelques doutes mais il a réussi à la convaincre et elle m'a laissée y aller.

Ce qui m'a frappée dans le mausolée, c'est que les « deux faucons-phénix » gisaient tête-bêche, c'est-à-dire les semelles de l'un contre les semelles de l'autre, et la tête dans la direction opposée. Tout à fait comme ma sœur et moi sur l'étroite couchette de train quand nous allions avec maman à Leningrad. Une pensée m'a traversé l'esprit : « mais ici, il y a de la place ! » Quelque part leur pose n'avait rien à voir avec l'image touchante de leurs affectueux « adieux sur le chêne vert ».

Lénine reposait vêtu d'un costume noir, tandis que Staline portait un vêtement kaki tout comme le 1^{er} mai sur le mausolée. Leur teint ressemblait tout à fait à celui des vivants. Je l'ai remarqué parce que j'avais déjà vu des morts. J'ai pensé qu'on avait sûrement dû maquiller les « faucons-phénix », mais cette idée m'a tellement effrayée que je n'ai pas osé poser la question.

Quand je suis rentrée à la maison, maman a dit qu'il ne fallait répéter à personne que j'étais allée dans le mausolée avec mon oncle Sacha, que cela pourrait lui créer des ennuis.

Comme je l'ai déjà dit, la répression, à l'époque, pouvait s'abattre sur n'importe qui, à n'importe quel moment et pour n'importe quelle vétille. Un jour, dans notre cour, j'ai vu un homme, un ancien héros du front, envelopper du hareng dans un journal sur lequel s'étalait le portrait de Staline et oh, malheur, son visage s'était retrouvé barbouillé de taches de graisse. Des voisins du héros lui en ont fait la remarque, il a rouspété. Le lendemain j'ai vu son petit garçon pleurer dans la cour. Il nous a dit que des gens étaient venus dans la nuit chercher son papa.

Oh, ces journaux ! On les déchirait exprès en morceaux et on les entassait dans un sac dans les toilettes pour les utiliser comme papier toilette (dont l'existence nous était alors inconnue). Il fallait veiller attentivement à ce que, dans le sac, ne se retrouvent pas des portraits de Staline ou d'autres dirigeants soviétiques, cela aussi aurait pu devenir la source de sérieux désagréments. Découper des journaux pour les toilettes devait se faire avec discernement, du coup on s'abstenait de confier aux enfants ce travail à responsabilité.

Il me revient une autre anecdote, liée elle aussi à un portrait de Staline dans un journal. Une vieille femme un peu dérangée, presque une clocharde, passait dans les appartements de notre immeuble. Personne ne pouvait se souvenir de son nom, on l'appelait simplement Babouchka (grand-mère). Elle aidait à recoudre les vêtements, en échange, on lui donnait à manger. Durant ces années-là, acheter un vêtement ou un morceau de tissu était presque impossible, sauf au marché noir à des prix exorbitants, mais malgré tout les enfants grandissaient et il fallait les habiller. C'est là où Babouchka était d'une grande utilité. De la chemise de mon

père usée jusqu'à la corde, Babouchka a réussi à me fabriquer une robe. Maman l'a magnifiquement brodée et finalement j'ai eu une robe très pimpante.

Un jour, dans notre cuisine, Babouchka m'a confectionné un manteau à partir d'un vieux manteau de ma mère (un vêtement de valeur, en drap d'avant-guerre, même après avoir été porté vingt ans il n'était pas complètement élimé). Assise sous la table, je regardais comment Babouchka taillait les parties abîmées par l'usure tout en s'efforçant de préserver au maximum de grandes pièces encore solides. De temps à autre elle me donnait des chutes pour mes poupées.

Ensuite elle a eu besoin de faire du repassage. À cette époque-là les fers à repasser électriques n'existaient pas, ils étaient en fonte et pesaient très lourds, on devait les chauffer sur la flamme de la cuisinière à gaz, puis les prendre en main avec une épaisse manique pour ne pas se brûler. Et comme il était difficile d'évaluer la température, le fer était parfois trop chaud et brûlait le tissu. Justement cette fois-là, par précaution, Babouchka avait pris un journal en guise de pattemouille. Or un grand portrait de Staline y figurait. À sa vue, la Babouchka enchantée s'écria avec férocité : « Ah te voilà, mon joli ! Eh ben maintenant, on va être quitte ! » Elle se mit alors à repasser le visage de Staline avec tant de fureur que le journal commença à fumer.

À cet instant notre voisine Emilia Ivanovna (nous l'appelions Milivanna) pénétra dans la cuisine. Elle comprit instantanément la situation en voyant, et mon effroi, et le journal fumant, et le fer à repasser dans la main de Babouchka. Elle attrapa le journal, le froissa en boule et lui dit : « Tu es devenue folle ? C'est la prison que tu recherches ? Tu peux rendre grâce au ciel qu'il n'y ait personne d'autre que moi ici ! » Elle se pencha ensuite vers moi, sous la table, et me dit : « Vera, toi non plus, tu ne diras rien. » Et je me suis tue. Je me suis tue longtemps, soixante ans, et même plus. C'est la première fois que je le raconte.

Et la boule de papier journal, qu'en a fait Milivanna ? Vous pensez peut-être qu'elle l'a jetée à la poubelle ? Vous n'y êtes pas du tout ! Comme elle était maligne, elle l'a brûlée dans l'évier. Elle savait qu'on aurait pu tomber sur ce « Staline roussi », et alors tout le monde en aurait subi les conséquences, non seulement Babouchka, mais aussi tous les habitants de l'appartement, y compris elle-même, Milivanna.

Notre appartement était un appartement communautaire, plusieurs familles y logeaient ; la cuisine et les commodités étaient communes, chacun les rangeait et les nettoyait à tour de rôle. Dans ces années-là à Moscou, la plupart des gens habitaient dans ce type d'appartement. En fouillant dans ma mémoire, parmi mes amies d'alors, je n'en vois qu'une qui vivait dans un appartement indépendant. Toutes les autres partageaient un logement communautaire, dans une terrible promiscuité. Nous, par exemple, nous étions cinq à occuper une pièce de 16 m², papa,

maman, ma sœur et moi, plus notre nounou Maroussia. C'était normal, personne ne s'en étonnait. C'était le lot commun.

Nos parents appréciaient beaucoup le fait de pouvoir nous envoyer l'été avec notre nounou à la datcha. L'hiver, notre présence compliquait leur vie intime.

Il me semble que cette promiscuité était l'une des raisons de la délation. Les gens dénonçaient leurs voisins dans l'espoir de récupérer l'espace libéré. C'est probablement ce qui s'est passé avec le héros du front susmentionné.

Néanmoins nous avons eu de la chance, nous avons eu des voisins parfaits, avec lesquels nous avons vécu en paix et en toute amitié pendant de nombreuses années. L'âme de l'appartement, son ange-gardien, c'était bien sûr Milivanna. Elle était très âgée, elle ne savait pas lire et parlait le russe avec des fautes (elle était d'origine lettonne), mais de la sagesse, du cœur et de la bonté, elle en avait à revendre. Elle était toujours à l'écoute, elle donnait des conseils, elle consolait, elle calmait, elle étouffait dans l'œuf tous les conflits, elle jouissait d'une autorité incontestée. Dans notre immeuble aux nombreux appartements tout le monde la connaissait, on venait la consulter pour toutes sortes de problèmes.

Je me souviens qu'une femme qui logeait dans le sous-sol de notre immeuble s'est précipitée un jour vers elle. Elle s'appelait Pania, son mari était mort à la guerre, elle vivait dans un grand dénuement et devait élever seule ses trois enfants. Pania, complètement bouleversée, a raconté qu'on l'avait appelée au NKVD (le Commissariat du Peuple aux Affaires Intérieures) pour lui montrer à travers une fente son frère dont elle n'avait pas de nouvelles depuis 1941 et on lui avait demandé s'il s'agissait bien de lui. L'idée que sa réponse puisse nuire à son frère l'épouvantait. Elle n'avait aucune idée de ce que lui-même aurait voulu, être identifié ou pas. Pania se perdait en conjectures : s'il était impliqué dans quelque affaire, le reconnaître équivaldrait à une condamnation ! C'est qu'elle ne savait pas où il avait passé toutes ces années ni ce qu'il avait fait. Elle ignorait de quoi il était accusé ni même s'il était accusé de quelque chose. Personne ne l'avait informée de quoi que ce soit.

Peu de gens savaient alors qu'après leur libération, de nombreux prisonniers captifs des Allemands avaient été envoyés directement au Goulag pour y purger de longues peines. Je ne sais pas si Milivanna était au courant. Ce jour-là elle est restée longtemps assise dans la cuisine avec Pania, elles ont pleuré tout en échauffant diverses théories. Bien sûr notre nounou Maroussia était là, en pleurs elle aussi. Son fiancé, son père et trois de ses frères étaient morts au front, quant au quatrième, le plus jeune, il avait disparu sans laisser de traces, comme le frère de Pania. Alors, bien évidemment, notre nounou espérait qu'il réapparaîtrait un jour. Je partageais leur chagrin, assise, comme d'habitude, sous la table, là où se trouvaient mes jouets.

Le fin mot de l'histoire je ne l'ai jamais su. Qui va spécialement s'adresser aux enfants pour leur rapporter ce genre de choses ? J'ai seulement vu par la suite Pania marcher les yeux rougis. Ce qu'il est advenu de son frère, si elle a pu le voir, je n'en ai aucune idée. Quand j'ai raconté tout ça à ma mère elle m'a demandé encore une fois de me taire et de n'en parler à personne.

Quels souvenirs me restent-ils encore de mon enfance passée à Moscou pendant les années staliniennes ?

D'interminables files d'attente pour la nourriture, le plus souvent pour la farine, des heures et des heures de queue... Les enfants devaient toujours accompagner les adultes. D'abord parce qu'on n'avait personne à qui les confier, ensuite et surtout, parce que pour un enfant on donnait double ration. Par exemple si une personne seule avait le droit d'acheter un kilo de farine, avec un enfant elle pouvait en acheter deux.

C'est la raison pour laquelle on y emmenait exprès les enfants, cela permettait d'acheter plus. Et nous, on s'y ennuyait à mourir.

Je me souviens encore maintenant du dessin de la texture des planches clouées en guise de marches d'accès au kiosque épicerie, j'y suis si souvent restée assise pendant des heures que leur image s'est incrustée dans ma mémoire. Le kiosque, lui, n'existe plus depuis longtemps, il a été démoli.

Pour éviter que les gens ne resquillent et ne refassent la queue on leur écrivait un numéro sur les mains. Avec un crayon d'une composition chimique spéciale (s'en débarrasser était très difficile). On attribuait aussi un numéro aux enfants pour que les parents ne les placent pas dans la queue une deuxième fois. On nettoyait ensuite laborieusement les numéros à la pierre ponce une fois rentrés. Malgré tout, certains réussissaient à faire « doubler » aux enfants plusieurs fois leur passage dans les queues.

Encore une autre impression de ces années que je ne peux pas oublier, la présence d'un grand nombre d'invalides de guerre dans les rues. Certains sans mains, d'autres sans jambes, d'autres encore brûlés, balafrés, aveugles ou estropiés... Leurs visages étaient généralement fermés, on ne les voyait presque jamais sourire.

Et pourquoi donc auraient-ils souri ? Leur vie était un enfer. Ils avaient donné tout ce qu'ils pouvaient à la Patrie, et en retour la Patrie les avait traités comme pis que pendre. Ils ne s'attendaient sans doute pas à ça. Leurs pensions étaient misérables, ils avaient des problèmes pour se loger. Il n'était même pas question qu'ils bénéficient de quelque traitement de faveur, tout cela est arrivé plus tard, alors que de nombreux vétérans n'étaient déjà plus de ce monde. Tout simplement aucune aide n'était prévue alors, en particulier au niveau médical. Ils devaient se débrouiller seuls avec leurs infirmités qui leur rendaient la vie très compliquée.

Il y avait beaucoup de culs-de-jatte, ils se déplaçaient sur des chariots de for-

tune en bois (le plus souvent c'était une simple planche sur des roulettes sans ressort qui résonnaient effroyablement sur l'asphalte), pour avancer ils s'aidaient de gros bâtons qu'ils tenaient fermement dans leurs mains. Se rendre dans quelque administration sur un tel engin était tout bonnement impossible. De même que dans les immeubles d'habitation. Ils ne pouvaient même pas monter les marches du kiosque épicerie, plus d'une fois je les ai vus tomber. Le concept de rampe n'existait pas en ces temps-là.

Un de ces culs-de-jatte sur un chariot de bois avait l'habitude de s'installer à côté de notre boulangerie. Il jouait de l'accordéon et chantait des chansons, on jetait de la petite monnaie ou du pain dans sa casquette. Il ne remerciait jamais. Ses yeux, comme ceux de beaucoup d'autres invalides, fixaient un point quelque part dans le ciel au-dessus de nos têtes. Il avait constamment l'air absent. Tout cela nous paraissait étrange et déplaisant.

Ne pensez pas que les invalides eux-mêmes m'ont confié leurs difficultés. Ils ne racontaient rien. Mais dans les familles des voisins et des amis il y avait aussi des invalides et leur vie se passait devant mes yeux. Depuis la petite classe j'étais assise au même pupitre qu'une autre fille, Lena. Son père, un tankiste, avait perdu ses deux bras, il avait été complètement brûlé dans son char de combat. J'ai souvent passé du temps chez Lena, j'ai pu voir le quotidien de sa famille dans tous ses aspects. Pour moi, la mère de Lena est une véritable héroïne, tout comme Lena elle-même. Un jour, je parlerai d'elle, mais c'est une autre histoire.

Je m'en rends compte maintenant : les invalides se taisaient parce qu'ils n'avaient tout simplement rien à nous dire. Ils avaient survécu à l'horreur sans pouvoir en sortir, mais ils ne cherchaient même pas à nous la décrire, ils savaient que nous n'aurions pas compris. Et que finalement ça nous était égal.

À l'époque, pour nous, les enfants, tout cela restait un mystère. Les invalides, pour la plupart, nous semblaient en colère, nous en avions un peu peur et nous nous efforcions de rester loin d'eux. Ce sont aujourd'hui d'amers souvenirs, mais hélas, c'était comme ça.

Et puis un jour les invalides ont presque tous déserté nos rues. Cela s'est produit encore du vivant de Staline. Ne sont restés que ceux dont les familles n'avaient pas voulu se séparer, entre autres le père de Lena. Mais les sans-abri et ceux qui n'avaient pas de famille ont été comme emportés par le vent. Il s'est avéré qu'on les avait chassés de Moscou « pour qu'ils ne gâchent pas l'aspect de la ville ». On les a emmenés sur l'île de Valaam, où ils ont vécu et sont morts dans des conditions effroyables, sans aides et sans droits. Nous n'avons découvert tout ça que bien des années plus tard, à l'époque c'était motus et bouche cousue.

Il suffit de commencer à raconter pour qu'un souvenir en entraîne un autre, et que devant les yeux se lèvent les images du passé et les personnes disparues. Je

revois notre maison, la cour, notre rue si tranquille, pavée de pierres rondes un peu jaunes (elles ont disparu depuis longtemps sous l'asphalte), les peupliers touffus bordant la rue de chaque côté (ils sont désormais plus clairsemés), les demeures anciennes pleines d'élégance. La rue la plus verte de Moscou, la plus belle selon nous. Son nom, la Grande Rue communiste, était plus qu'inapproprié, mais on n'y faisait pas attention. Il était bien dans l'air du temps, on y était habitué.

Depuis lors, beaucoup de choses ont changé là-bas. Autres temps, autres termes. Notre rue s'appelle maintenant la rue Alexandre Soljenitsyne, et la rue parallèle, anciennement la Petite Rue communiste, est devenue la rue K. S. Stanislavski.

Quant à la Grande Impasse communiste qui reliait les deux rues à l'époque de mon enfance, elle ne porte désormais plus aucun nom.

Une impasse, tout simplement.

Résumé : ce récit évoque les événements historiques majeurs de l'URSS dans les années 1950 (décès et obsèques de Staline, dénonciation et arrestation de Bériia) au travers d'épisodes de la vie d'une petite Moscovite. Il raconte le quotidien d'une famille et la vie d'un quartier vu par les yeux d'une enfant, ce qui rend l'atmosphère de l'époque beaucoup plus présente et nous plonge vraiment au cœur de la vie soviétique sous ce régime totalitaire.

Abstract: This story evokes great historic events of the USSR in the 1950s (the death of Stalin and the last respects for him, the detention and dislodgement of Beria) through the lens of various episodes of a little Muscovite's life. Showing the everyday life of a family and its neighborhood seen by the child's eyes, the story plunges us into the Soviet life under totalitarian regime and makes us feel the authentic atmosphere of the times.

Абстракт: Атмосфера Советского Союза 50-х годов XX века глазами маленькой девочки. Смерть и похороны Сталина, первомайские демонстрации, арест и разоблачение Берии, «выборы» в условиях тоталитарного режима, поход в мавзолей Ленина-Сталина, выдворение инвалидов войны из Москвы, репрессии, пропаганда и страх – мозаика эпизодов из жизни московской семьи, двора и улицы, на фоне исторических событий в стране.